

Permettez-moi, au nom de mon pays, de vous remercier bien sincèrement pour l'honneur que vous lui avez fait en invitant un de ses fils à venir parmi vous, et en lui accordant une place aussi honorable dans vos délibérations,—place que vous n'aviez accordée jusqu'ici qu'aux hommes les plus éminents de votre nation—nation féconde pour tout ce qu'il y a de grand et de noble dans l'art médical.

Laissez-moi vous assurer que le Canada n'est pas indifférent à ce nouveau gage de sympathie de votre part. Comme vous ne l'ignorez pas, le Canada est vivement attaché à la Mère-Patrie : il s'enorgueillit de votre passé ; il se préoccupe vivement de votre avenir. Votre gloire est sa gloire ; votre avenir, c'est le sien, et le Canada vous est reconnaissant lorsque vous songez à lui dans vos conseils, surtout lorsqu'il s'agit de sciences et du bien commun de l'humanité.

Grâce au désir que nous avons de renouer avec la Mère Patrie des relations scientifiques de plus en plus étroites, il a été possible à M. Ernest Hart, ce travailleur habile et infatigable, d'implanter votre association parmi nous. M. Hart n'a fait que passer de Vancouver à Québec, mais partout sur son passage ont surgi des branches, foyers semblables à ces feux qui s'allumaient jadis sur les sommets de vos collines galloises.

Venu d'au de-là des mers, dans cette contrée où l'art chirurgical a atteint son apogée, il serait téméraire de tenter ici ce que nous faisons quelquefois au Canada : passer en revue les progrès de notre art depuis une certaine période.

Là, nous sommes habitués à glaner de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Allemagne et d'autres pays, les meilleurs fruits de leurs travailleurs, et de placer ces fruits devant nos confrères munis du sceau de votre approbation et de la leur.

Mais un tel exposé serait ici dangereux ; car un discours de cette nature, quelque complet qu'il puisse être à son départ d'Amérique, peut, en arrivant ici, être arriéré en ce qui regarde les innovations les plus récentes—innovations qui dans l'intervalle peuvent vous être devenues familières—car les progrès dans l'art chirurgical vont quelquefois plus vite que le navire qui traverse l'Océan.

Plusieurs de mes prédécesseurs à cette tribune ont trouvé que le progrès en chirurgie avait été si grand et si important, qu'il était impossible de le suivre dans ses différentes ramifications.

Mon prédécesseur en 1891, le savant chirurgien d'Edinbourg — semble avoir particulièrement reconnu cette difficulté ; aussi dans son admirable discours, sans chercher à suivre ce progrès a-t-il immédiatement abordé la question du repos chirurgical. Mais ce repos, justement appelé chirurgical, sur lequel le professeur Chiène, après M. Hilton, a